

incompréhensive, c'est qu'il a lui-même placé le débat sur un plan équivoque. Il a voulu à la fois faire une critique du P.C. qu'il présente comme définitive (1) et donner une justification générale du compromis. Hervé est incapable de répondre à la critique, nous l'avons montré, mais il peut utiliser les armes mêmes que lui offre Merleau-Ponty pour en tirer une défense de la politique communiste. C'est un fait qu'à aucun moment, Merleau-Ponty ne fonde son argumentation sur une conception théorique conséquente. Il a le vague sentiment que certains actes ne sont pas compatibles avec la lutte révolutionnaire. Mais faute d'une pensée marxiste, il autorise toutes les déviations par une défense du compromis en soi. Tout se passe comme si Merleau-Ponty n'avait retenu de Lénine que cette seule idée : « Il faut faire travailler son propre cerveau pour se retrouver dans chaque cas particulier ». Ce n'est pas là une profession de foi opportuniste, c'est l'affirmation que l'attitude révolutionnaire doit être continuellement retrouvée dans le réel. La valeur d'un compromis ne dépend pas de la virtuosité de ses auteurs. Il n'y a pas de « Transitions insensibles » entre le compromis valable et le compromis pourri, comme essayent de le faire croire les opportunistes, mais une faille qui sépare l'un de l'autre.

Reprenons l'exemple même de la paix de Brest-Litovsk. Il semble que pour Merleau-Ponty l'audace de ce compromis réside dans le fait que le gouvernement révolutionnaire soviétique n'ait pas craint de pactiser avec l'impérialisme allemand, afin de sauvegarder les positions qu'il avait conquises. Merleau-Ponty semble surtout impressionné à l'idée que cette attitude pouvait avoir pour conséquence de « libérer les troupes allemandes qui pouvaient, sur le front occidental, emporter la décision ». Il veut nous donner le sentiment qu'un pareil compromis est à la limite de ce que peut céder un parti révolutionnaire, et qu'après un tel exemple tous les reproches faits à la politique actuelle du Parti communiste paraissent vains. Peu nous importe le scandale d'une alliance avec un ennemi de classe. Les Trotskystes n'ont jamais reproché à l'Union Soviétique d'avoir signé en 1939 un pacte avec l'Allemagne hitlérienne si ce pacte représentait l'intérêt de l'U.R.S.S. Le problème n'est pas là. Il s'agit que le compromis ne soit pas équivoque, qu'il apparaisse comme évidence pour le prolétariat.

Toute la préoccupation des membres du comité central en 1917 était de prendre vis-à-vis de l'impérialisme allemand, une attitude qui ne laisse aucun doute aux masses sur son inspiration révolutionnaire.

Et c'est pourquoi la position de Trotsky l'avait emporté, qui voulait conclure une paix apparemment forcée. Marx avait déjà écrit qu'un révolutionnaire peut seul se payer le luxe de dire la vérité sur ses actes. Qu'on relise donc les *Témoignages* de Trotsky, délégué pour négocier la paix auprès des représentants

(1) « Au total la politique patriotique révolutionnaire a plutôt servi la patrie que la révolution. »